

Un chansonnier nommé Jean-Noël Jeanneney

L'historien s'est mué en auteur de chansons avec la complicité du compositeur Antoine Sahler



L'historien Jean-Noël Jeanneney. THIERRY DAVID / « SUD OUEST »

On ne lui connaissait pas ce talent. Certes, Jean-Noël Jeanneney n'est ni le compositeur (Antoine Sahler y pourvoit), ni l'interprète (Sylvia Bergé et François Marthouret s'en chargent), mais bien l'auteur de 18 chansons originales réunies dans ce joli ouvrage avec la complicité de François Morel et Lucrèce Sassella, où la partition accompagne les paroles et où, indispensable, un QR Code permet d'écouter ces « Chansons pour mémoire ».

Ici, les souvenirs personnels, amusés ou nostalgiques (« Je recommencerai bien », « Le Vieux Monsieur du 63 ») croisent des figures historiques (l'utopiste Charles Fourier, le bouillant président Félix Faure, la girafe Zafafa) dans un florilège primesautier. Et l'historien n'étant jamais loin, sa préface vaut le détour, éclairée par l'évocation du génie de la chanson que fut Béranger, star nationale et internationale jusqu'à sa mort en 1857.

Courant les rues et les champs, réceptacle et porteur des émotions populaires, insaisissable quand, irrévérencieuse, elle cible les pouvoirs, la chanson, qu'elle passe ou dure, n'est un art mineur que pour l'ignorant. C'est dit et chanté.

Christophe Lucet

« Chansons pour mémoire », de Jean-Noël Jeanneney et Antoine Sahler, éd. des Équateurs, 96 p., 17 €, ebook 11,99 €.

David Grann sort de l'oubli les naufragés du « Wager »

La plume du « New Yorker » publie une nouvelle enquête sur une incroyable, mais vraie, aventure de marins britanniques aux trousses d'un galion espagnol et échoués au large du Chili

Séverine Guillemet
s.guillemet@sudouest.fr

Août 1740. Un bâtiment de la marine britannique se lance aux trousses d'un galion espagnol aux soutes remplies d'argent. Alors que l'Espagne règne sur l'Amérique latine, l'Empire britannique se décide à prendre l'ascendant sur son rival. 2 000 hommes et cinq navires de guerre traversent l'Atlantique pour mener une attaque secrète contre Carthagène des Indes, la plaque tournante de la fortune coloniale espagnole.

Mais rien ne se passe comme prévu. Le « bâtard de la flotte » Her Majesty's Ship « Wager », 15 m de long sur 3 de large, part en retard de Portsmouth. Et son équipage, de bric et de broc, ira s'échouer dix mois plus tard sur la côte sud du Chili. Rien ne les épargnera. Au menu des six années d'errance : dissensions, scorbut, froid, anthropophagie. Des 250 engagés, seule une poignée reviendra témoigner en cour martiale, pour avoir désobéi à leur capitaine.

Naufrage, mutinerie, meurtres

Dans son 5^e livre, David Grann sort cette fois de l'oubli « l'affaire du Wager », soit dixit le titre original « A Tale of Shipwreck, Mutiny, and Murder », une histoire de naufrage, de mutinerie et de meurtres. C'est

« J'ai voulu présenter tous les aspects de cette affaire, en vous laissant le soin de rendre le verdict ultime : le jugement de l'Histoire »

dans une aventure digne de Conrad, Melville et Coloane réunis que nous embarque la plume du « New Yorker ». L'homme excelle dans le style du journalisme littéraire, qui sied aux grands magazines américains. D'autres, Norman Mailer, Tom Wolfe, Truman Capote... l'ont précédé. Dans « Les Naufragés du Wager », le journaliste confirme son talent pour la « narrative non-fiction », déjà remarqué par des cinéastes.

En 2016, James Gray avait adapté au cinéma « La Cité perdue de Z : une expédition



Le HMS « Wager » ira s'échouer en mai 1741 sur une petite île isolée sur la côte sud du Chili. Elle porte aujourd'hui son nom. ÉDITIONS DU SOUS-SOL

légendaire au cœur de l'Amazonie », sur les derniers jours de l'explorateur Percy Fawcett. Martin Scorsese a sorti sa version de « La Note américaine » dans « Killers of The Flower Moon », sur une série de meurtres dans une riche carrière pétrolière, réserve amérindienne osage. Il adaptera bientôt « Les Naufragés du Wager ».

Cinq ans d'enquête

Une enquête de cinq ans aura été nécessaire pour redonner vie à ces hommes, dont l'aïeul du poète Lord Byron, et trouser un récit de mer « mythique », dans les pas des équipages d'exploration de Magellan deux siècles plus tôt. « J'ai tâché de recouper les informations afin de déterminer ce qui s'était réellement passé. Pour autant, il faut se résigner aux points de vue divergents, pour ne pas dire antagonistes.

Aussi, au lieu de lisser les dissonances ou d'obscurcir davantage les éléments de preuve, j'ai voulu présenter tous les aspects de cette affaire, en vous laissant le soin de rendre le verdict ultime : le jugement de l'Histoire. »

Où est la vérité ? Où est la désinformation ? Des récits de ces officiers et hommes d'équipage dépendaient leur vie future. David Grann est allé sur l'île du Wager, dans le bien nommé golfe des Peines. « Un lieu sauvage et désolé. » Hormis quelques planches fossilisées de l'esquif, « rien d'autre ne subsiste de la lutte farouche qui eut lieu jadis à cet endroit, et rien non plus des rêves destructeurs des empires ».

« Les Naufragés du Wager », de David Grann, traduit de l'anglais (États-Unis) par Johan-Frédéric Hel Guedj, éd. du Sous-Sol, 448 p., 23,50 €, ebook 16,99 €.

Comment Camus nous illumine encore

Plus de soixante ans après sa mort, il reste un écrivain et un essayiste majeur dont l'œuvre n'a pas pris une ride. C'est ce qu'affirme Mohammed Aïssaoui dans un dictionnaire reconnaissant

C'est un dictionnaire amoureux qui a toute sa place dans l'excellente collection des Éditions Plon. C'est aussi un dictionnaire reconnaissant. Car son auteur, Mohammed Aïssaoui, l'avoue d'emblée, il doit tout à Albert Camus et rien de l'écrivain de « La Peste » ne lui est étranger. Il a lu tous ses livres et tout ce qui a été écrit sur lui, y compris les méchancetés, elles ne sont pas rares. L'ouvrage est d'autant plus attirant qu'il est rédigé avec la complicité de Catherine Camus, la fille du Nobel de littérature 1957. Et cette complicité irradie ce dictionnaire.

Il ne manque rien dans ces 500 pages. Ni les entrées sur les livres de Camus (romans, pièces, essais), ni sa brouille avec Sartre, ni son amitié avec René Char, Ro-

ger Grenier ou Jean Daniel, ni son attachement à l'Algérie natale puis au Luberon, ni son amour passionnel pour Maria Casares, pas plus que son influence sur la vie intellectuelle et politique, à contre-courant d'une gauche inféodée à Moscou.

Plus de soixante ans après sa mort, il se confirme que, comme pour Raymond Aron, mieux valait avoir raison avec Camus qu'avec Sartre.

Benoît Lasserre

« Dictionnaire amoureux d'Albert Camus », de Mohammed Aïssaoui, éd. Plon, 520 p., 28 €, ebook 19,99 €.

Albert Camus en 1957. Il vient d'obtenir le prix Nobel de littérature. ARCHIVES AFP



Quel journalisme à l'ère de la post-vérité ?

Des universitaires tentent d'analyser l'évolution du rapport de la population et des politiques avec le journalisme

« Doit-on se résoudre au scénario « noir » du déclin irréversible des médias professionnels et de la domination croissante et non régulée des plateformes ? » C'est l'une des (nombreuses) questions posées par « Journalisme et « Post-vérité » », contributions d'universitaires, collectées par Alexandre Joux, professeur à l'École de journalisme et de communication d'Aix Marseille, publiées par le Centre national de la recherche scientifique (CNRS).

Spécialistes de la communication et des médias analysent la fragilisation, pour ne pas dire la dégradation, du rapport du public à l'information, au filtre du phénomène des gilets jaunes, des déclarations de Didier

Raoult ou des vociférations de Donald Trump. Mais aussi le rôle des réseaux sociaux, vecteur de polarisation de l'opinion, et le développement d'une communication politique toujours plus intrusive.

Les médias sont ainsi mis sous pression, poussés à développer via le fact-checking ou le debunking, un nouveau rapport avec le public. Une réflexion critique passionnante, le vocabulaire soutenu pouvant cependant parfois prêter à interprétation, à l'heure où chaque mot compte.

Philippe Belhache

« Journalisme et « post-vérité » », sous la direction d'Alexandre Joux, CNRS Éditions, 224 p., 10 €.